

V. Fleur-de-Courge

À partir de ce jour, les pêcheurs passèrent leurs journées à tenter de fournir à la communauté de quoi becqueter mais leur succès était maigre. Ils y arrivaient quand même un peu car ils étaient en majorité des pêcheurs après tout et leurs efforts nous permirent sûrement de survivre en attendant que survînt la catastrophe suivante.

Les lignes remontaient parfois un thon, une dorade, un requineau qui étaient partagés séance tenante. Je crois que c'est là que j'ai perdu mon ventre. Enfin, que j'avais perdu mon ventre. Ça m'allait bien, j'aimais voir l'ombre de ma svelte silhouette projetée sur le pont alors que je l'admirais du coin de l'œil. Ça m'occupait.

Et pendant ce temps Nyan-Nyan, promu chef-mécanicien, veillait au ronronnement du moteur qui nous propulsait à la vitesse d'une bicyclette de facteur, je veux dire à cinq nœuds, contre les courants du golfe du Bengale qui nous auraient entraînés vers le Sud-Sud-Ouest et l'île de la Réunion. Mais le moteur tournait rond, cela lui laissait du temps libre et c'est là où je voulais en venir.

La popularité du gamin était extraordinaire, ce qui était compréhensible après tout ce qu'il avait fait pour la communauté, même si certains lui eussent volontiers fait porter le chapeau de leurs propres débordements.

Il était populaire sur le pont, sur la timonerie et dans la soute du moteur. Mais surtout, il était populaire dans la cale, là où se tenaient la plupart du temps, les femmes et les enfants.

Les enfants l'adoraient. Il suffisait qu'il parût pour que la fièvre de l'un tombât, que le caprice de l'autre se muât en

sourires, que les querelles des uns et des autres se résolussent et se dissolussent.

Avec trois bouts de ficelles et un épissoir, il fabriquait une marionnette qui les tenaient attentifs pendant des heures.

Les femmes l'adoraient pour cela mais aussi pour d'autres raisons qui les surprenaient elles-mêmes : Nyan-Nyan était gentil, bienveillant, s'inquiétait de la santé de chacune, veillait à ce qu'une certaine intimité puisse régner dans la cale en aménageant l'espace avec des planches, des tentures et des bouts de bois. Certaines femmes avaient leur époux avec elles, pourtant il était rare que celui-ci descendît pour s'inquiéter du confort de l'épouse.

Et puis il y avait Maman Daadee dont j'ai parlé plus haut qui faisait régner l'ordre dans la cale. On l'appelait Maman car les femmes l'appelaient ainsi. Elle-même n'avait ni enfant ni époux. Elle avait fui le Myanmar après la mort des siens qui avaient été massacrés en masse en représailles des assassinats commis par quelques irréductibles de son village.

Elle s'en était tirée violée mais vivante, avait rejoint le Bangladesh où elle se retrouva confinée pendant quelques semaines dans un camp de réfugiés. Une occasion s'était présentée qu'elle avait saisie par je ne sais où et elle s'était retrouvée à faire régner l'ordre dans la cale de ce bateau.

Maman Daadee y faisait régner l'ordre mais surtout elle y faisait régner le calme. Elle faisait en sorte que chaque enfant pût aller se ventiler aux écoutilles en fonction de son état, veillait à ce que chacune veillât sur les autres et imposait ses sentences de juge de paix sans que nulle ne récriminât.

Les femmes l'appelaient Maman mais elle n'avait pas l'âge d'être la leur, tant s'en fallait. Elle semblait la seule adulte au milieu de ces femmes infantilisées dès l'enfance dont la plupart

allait rejoindre un époux émigré ou un promis auquel elles avaient été vendues.

Les enfants l'appelaient Grand-Mère Dadee car ils voyaient bien que leurs propres mères, envers elle, se comportaient comme ses filles. Mais son vrai nom était Kaddoo ka Phool, « Fleur-de-Courge ».

C'est pourquoi Nyan-Nyan était si souvent dans la cale : sans même s'en rendre compte, il en était tombé amoureux, si ce mot a un sens. Cela se voyait à certains détails qu'il ne pouvait cacher, c'était accepté par tous et par Fleur-de-Courge elle-même.

Pour tous les passagers du « Jellyfish Beda », cet amour qu'on sentait vibrer entre ces deux êtres était la seule chose propre, de naturelle, d'indispensable comme un coucher de soleil, qu'ils n'eussent jamais ressentie depuis des lustres. Ils en avaient besoin comme s'ils sentaient que Nyan-Nyan et Fleur-de-Courge étaient les seuls adultes de ce bateau à pouvoir veiller sur eux tous, pendant un sommeil sans cauchemars.

Mais n'allez pas imaginer quelque chose de torride à propos de cet amour entre ces deux êtres. Quand il leur arrivait de se réserver quelques moments d'intimité, ils restaient assis l'un en face de l'autre, en tête à tête, ce qu'il faut prendre au pied de la lettre car leurs têtes s'appuyaient l'une contre l'autre, comme s'ils se reposaient et s'évadaient en pensée, les mains de Fleur-de-Courge dans celles de Nyan-Nyan.

Voilà, ça n'allait pas plus loin mais pour eux, c'étaient des moments de bonheur profond, calme et serein.

Je suis désolé, pas de cul, pas de nichon, pas de braquemard ni de frifri ! Désolé, vraiment... Mais je ne vous interdis pas d'y songer, vous avez quartier libre !

Les passagers du « Jellyfish Beda » firent bien de profiter de cette famine paisible car cela n'allait pas durer. En effet, les passeurs, qui avaient fui le bateau à l'arrivée de la marine birmane, ne nous avaient pas oubliés. Après une réunion de leur Conseil d'Administration, ils étaient convenus qu'il y avait plus à tirer de nous en nous vendant au détail plutôt qu'en gros.

Nous les vîmes venir de loin, un matin, cinglant vers nous dans la gerbe d'écume soulevée par la vedette rapide qu'ils avaient acquise dieu sait comment pour aller faire leur marché. La vedette avançait vite mais nous eûmes assez de temps pour nous inquiéter de ce qu'ils allaient pouvoir nous faire.

– Il faut cacher les enfants ! Vite... cria Fleur-de-Courge.

Et les filles et les garçons ? Les femmes et les hommes ? Il aurait fallu cacher tout le monde : dans le migrant il n'y a rien à jeter. À part les vieux !

Ce ne fut pas un branle-bas, ce fut une panique. Les mères, pour cacher leur enfant, extirpaient de leur cachette l'enfant d'une autre mère. Il fallait retenir sur le pont des filles et des femmes en âge de fournir du plaisir qui voulaient se jeter à la mer. Les ados roulaient des yeux furieux en attendant d'en découdre. Les hommes, qui savaient ce qu'ils risquaient, attendaient leur destin avec patience.

Nyan-Nyan courut vers moi :

– Il faut sauver Fleur-de-Courge !

– Où veux-tu la cacher ? Ils vont fouiller partout...

– Je ne sais pas ! C'est toi l'auteur ! Fais un miracle, je ne sais pas ! Trouve ! ...

Trouve... Trouve... Il en a de bonnes Nyan-Nyan, surtout avec Fleur-de-Courge qui voulait bien me donner un coup de main à condition de rester sur le pont et partager le sort de ses compagnes et des enfants.

Il fallut que je la portasse de force sur l'épaule vers la soute du moteur tandis qu'elle me frappait le dos à coups de poings comme une dingue, en hurlant de me mêler de mes affaires et en gigotant des pattes arrière à m'en faire tomber sur le cul. Merde, tu vas la fermer, bordel ! Oh que j'étais mal !

Je la fis entrer dans la soute où je savais que j'avais vu de la filasse, de la graisse et même pire car les femmes venaient souvent y chier quand elles voulaient un peu d'intimité.

Et là, je n'y allais pas avec le dos de la cuillère, je peux vous le dire ! Sans me vanter, je crois que ce fut une de mes plus belles compositions ! quoique le mot décomposition serait plus approprié.

À quoi ça tient : avec de la filasse, de la graisse noire et de la merde, je fis de Fleur-de-Courge la plus effrayante mégère que vous puissiez imaginer.

Pour lui donner l'embonpoint propre à effrayer le micheton à qui elle aurait été destinée si les passeurs lui avaient mis la main au collet, je dus néanmoins la déshabiller quelque peu pour lui ceindre la taille de chiffons graisseux et je garde encore à ce jour les marque des griffures de ses ongles.

Entre nous, elle n'avait rien d'une grand-mère, je peux vous l'assurer. De ce que notre empoignade me dévoila d'elle, à son corps défendant, je ne vous en dirai pas plus que ce que vous en dirait un gentleman et je souhaitai des nuits heureuses à Nyan-Nyan.

De vous à moi, si elle avait trente balais, c'était bien le bout du monde. Ce qui ne l'empêchait pas de pouvoir être la grand-mère des loupiots.

Sans me vanter, j'avais fait de Fleur-de-Courge une mégère effrayante mais c'est pourtant elle qui mit la touche finale à mon œuvre, la rendant encore plus authentique : elle voulut se nettoyer.

Alors là mes amis, d'une mégère simplement effrayante elle devint une mégère effrayante qui s'était mis en tête de ne pas vous effrayer et vous ne pouviez pas ne pas vous demander ce que cela cachait d'encore plus effrayant. Nyan-Nyan me pardonne, elle était horrible !

J'en avais à peine fini avec elle et elle-même n'avait à peine pris le temps de finir de m'injurier, qu'elle jaillit de la soute du moteur pour rejoindre au plus vite les femmes et les enfants et partager leurs sorts.

Dans sa précipitation elle croisa Nyan-Nyan qui venait aux nouvelles et qui la croisa sans lui porter un regard. Peut-être un petit froncement du nez, à cause de l'odeur.

– Alors, elle est où, ce n'est pas la peine de la cacher, fais-la sortir sur le pont ! Ils vont faire leur tri, de toutes façons ! J'ai mon idée pour la sauver !

– Ne t'en fais pas, à mon avis elle ne risque rien !

– Mais fais-la sortir ! Si elle se cache, ça va être encore pire ! Je vais leur proposer un marché ! Je vais travailler pour eux comme ingénieur, j'ai des idées, ils ne pourront pas dire non !

– Je ne sais pas ce que tu as en tête mais garde le pour plus tard, je peux t'assurer que je vais me creuser le citron pour trouver à les employer, tes idées. Mais ne t'en fais pas, même toi, tu ne la trouverais pas !

Il fila vers la soute du moteur qu'il visita, tourne et retourne sans trouver Fleur-de-Courge. Quand il me regarda, il y avait comme de la stupéfaction, voire de l'admiration, dans son regard : aurais-je transformé Fleur-de-Courge en pompe à huile ? En clé anglaise ? En arbre à cames ? Il avait aussi le nez qui fronçait, à cause de l'odeur.

– Non, tu ne l'as quand même pas déguisée en ce que je pense !

Il brûlait mais nous sommes les seuls à le savoir !

Les passeurs, j'allais dire les pirates, nous abordèrent en tirant quelques coups de feu en l'air avec leurs pétoire automatique, histoire de s'amuser et de ramener le calme sur le « Jellyfish Beda ». Le silence tomba d'un coup. Il n'y a pas à dire, c'étaient des pros.

Et puis, comme je l'ai dit, ils firent leur marché. Ils avaient amené leur comptable avec eux pour faire l'inventaire et leur travail n'était pas aisé car il fallait mettre un peu d'ordre dans tout ce foutoir.

D'abord, classer les enfants par âges. Celui-ci ? Bon pour l'adoption, les occidentaux en donne un bon prix au nom du droit à l'enfant ! Celui-là ? Trop âgé pour l'adoption mais il fera l'affaire pour faire décrocher le prix Renaudot à un aventurier littéraire. Cet autre ? Garçon ou fille ? Peu importe, il y a toujours de la demande mais il n'est plus bon pour l'export : il restera en Thaïlande pour le commerce local.

C'est fini avec les enfants ? Toi, quel âge as-tu ? Treize ans ? Et tu te prends pour une enfant ? Non, tu es grande maintenant, le travail à la chaîne, tu connais ? Tu connais pas ? Tu vas connaître ! Soit contente, on va t'apprendre un métier ! Tu vas gagner ta vie et celle d'un proxénète !

Bon, combien ça nous fait tout ça ! C'est qu'il faut amortir les frais fixes ! Vous savez combien ça consomme une vedette comme celle-là ? Deux moteurs de quatre cents chevaux, à votre avis ! Vous savez pas ? Je vais vous le dire : c'est du cinquante litres à l'heure, au bas mot. Et c'est même beaucoup plus si on doit échapper aux garde-côtes de la marine Thaï. Et si on leur échappe pas, qui c'est qui paie d'après vous ? Vous croyez qu'ils nous laissent partir comme ça sans jeter du lest ? Il faut payer l'essence, payer les garde-côtes, payer le crédit de la vedette, payer, payer, payer, toujours payer...

Bon les hommes maintenant. Toi qui m'as l'air costaud, ça te dirait un petit boulot de pirate, on a des problèmes de personnel en ce moment, à cause des affaires qui reprennent : génocides, famines, réchauffement climatique ! Le salaire ? Un fixe et un pourcentage sur bénéfices, ça te dit ? La retraite ? Non, et puis quoi encore ! C'est toi qui te la paie ! Bon, je n'ai pas que ça à faire, ça te dit ou pas ? Mets-toi là, à gauche ! Bon, toi là-bas, tu faisais quoi ? Paysan ? Tu as déjà travaillé dans les plantations ? Jamais ? Tu vas aimer ! C'est comme faire le paysan mais tu es protégé du soleil ! Tu travailles à l'ombre, peinard ! Allez, mets-toi à droite !

Les vieux maintenant ! Massez-vous sur l'autre bord ! Toi, la grosse vieille qui pue, arrête de hurler, tu rejoins les vieux ! Ta gueule ! Je me fous de tes enfants, tes neveux, tes cousins ! Tu te mets avec les vieux et tu la fermes ou je t'en colle une !

– Bon, toi, le blanc qui prend l'air intelligent, tu crois aller où, comme ça ?

– Ben, euh, je me mets avec les salopards que vous embauchez ! C'est là qu'on se fatigue le moins, non ?

– Tatatata ! Fais voir ton passeport ! T'es journaliste ? C'est quoi que tu portes sous le bras ?

C'était mon journal et j'y tenais. Après s'en être saisis, l'avoir foutu à la baille et m'avoir piqué mon fric, ils me piquèrent mon passeport, prirent contact avec le consulat de France à Kuala Lumpur. Avec un téléphone satellite, s'il vous plait. Là, on leur assura que je ne relevais d'aucune entreprise, que je n'avais pas de famille qui tienne à moi et que je ne valais pas la corde pour me pendre.

Ils m'avaient dépouillé mais ils n'avaient pas trouvé ma carte bancaire. Je mettrai cinq étoiles sur la page « avis clients » d'Amazon pour ce produit ! Ils m'avaient même laissé ma bouée canard en me demandant à quoi diable cela pouvait servir et de

leur en faire la démonstration. Moi, mort de honte, eux, morts de rire !

En deux coups de cuillère à pot, ils avaient fait le tour d'une personnalité que j'avais mis une vie à construire et dont certains aspects m'échappaient encore. Ils me repoussèrent en rigolant vers le groupe des vieux en me traitant de je ne sais pas quoi ou quelque chose d'approchant, qu'une vieille me traduisit comme signifiant « bon à rien ! ». Je prends note !

Nyan-Nyan, lui, avait sa place réservée parmi les salopards, il gagna donc le pont du bateau des pirates, tandis que les enfants, les femmes et les esclaves étaient entassés dans les cales de la vedette.

Quand ils eurent fini, le comptable referma son carnet en le claquant, regarda ses compères : « Bon, et bien je crois qu'on a fait le tour ! On y va ? ».

Puis les pirates, je veux dire les passeurs, larguèrent les amarres en nous saluant et nous remerciant que tout se soit passé gentiment, entre gens civilisés, non sans nous laisser de quoi boire, par respect pour les anciens et le bon à rien que nous étions. De braves gens, en fait !

La vedette s'éloignait et elle n'était pas à trente mètres du « Jellyfish Beda » que Nyan-Nyan se retournait pour voir s'éloigner son ancienne vie. Mais en regardant bien, même d'où j'étais, je pouvais voir l'énorme point d'interrogation qui flottait au-dessus de sa tête. Où était passée Fleur-de-Courge ?

C'est là que m'apparut en clair le caractère extraordinaire de la personnalité du jeune homme. Je pouvais lire le changement de paradigme qui s'effectuait dans son esprit. Je vis sa vision du monde changer, lentement d'abord, puis de plus en plus vite.

Les vagues n'étaient plus des bosses d'eau dans l'air mais des creux d'air dans l'eau, ce qu'il savait du monde était beaucoup

moins important que ce qu'il n'en connaissait pas et au lieu de chercher la silhouette de Fleur-de-Courge qu'il connaissait, il vit l'importance de chercher une silhouette qu'il ne connaissait pas : il n'avait jamais vu cette grosse mémère effrayante et puante qui gesticulait en hululant de désespoir, devant les vieux sur le pont du « Jellyfish Beda ».

En un clin d'œil, il enjambait la lisse, sautait à la baille et rejoignait le « Jellyfish Beda » avec son crawl déplorable. S'il devait nous refaire le coup à chaque fois, il faudrait que je le reprenne en main, c'était insupportable !

Les pirates, qui avaient leur content de misère humaine, ne perdirent pas de temps à venir récupérer un type qui ne savait pas s'il devait danser avec la mousson d'été ou chanter avec la mousson d'hiver et s'éloignèrent vers d'autres rivages pour réaliser leur bénéfice.

Nyan-Nyan nettoya Fleur-de-Courge avec tendresse, gentiment, en essuyant ses sanglots qui alternaient avec ses crises de rage. Elle en avait tellement traversé, qu'il n'essayait même pas de la consoler, genre : « Cool, tout est ok, ça va aller ». Inutile de faire l'autruche : ça ne peut pas aller quand ça va vers l'enfer.

Nous nous retrouvâmes donc, quelques vieux, quelques vieilles, Nyan-Nyan, Fleur-de-Courge, Grand-Père Pitamaha et moi voguant vers quelque endroit où on voudrait bien nous laisser aborder, sans nous douter que ce serait vers « Guda Ka Duniya », une île au milieu de la mer d'Andaman, à l'Est de l'archipel des Nicobar, revendiquée tour à tour par la Birmanie, la Thaïlande, le Malaisie et l'Indonésie mais laissée à l'abandon par chacun et finalement administrée par l'Inde, dont le nom signifie approximativement, mais ce sera à vérifier, « Trou-du-Cul-du-Monde ».

Dernière information : à côté du drapeau indien, on y voit flotter le pavillon du HCR.